Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

52 | 2017
Varia

Stéphane Pujol, *Le Philosophe et l'Original – Étude du Neveu de Rameau*

Presses Universitaires de Rouen et du Havre, collection « Cours », 2016.
ISBN 979-10-240-0803-5

Élise Pavy-Guilbert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5529>

DOI : 10.4000/rde.5529

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 242-247

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Élise Pavy-Guilbert, « Stéphane Pujol, *Le Philosophe et l'Original – Étude du Neveu de Rameau* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5529> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5529>

Propriété intellectuelle

Stéphane Pujol, *Le Philosophe et l'Original – Étude du Neveu de Rameau*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, collection « Cours », 2016. ISBN 979-10-240-0803-5.

Il faut du mérite, et même un soupçon d'audace, pour écrire un nouveau livre sur *Le Neveu de Rameau*. Car *Le Neveu* – au titre abrégé, comme un de nos familiers – est devenu un incontournable, un « classique » tant de la littérature française que des études critiques littéraires. Il appartient à une étrange liste, imaginaire et pourtant partagée – tentative pour rationaliser la littérature, l'inventorier, voire la redoubler – de textes considérés comme des chefs-d'œuvre de la culture et de l'esprit français, et que nul ne peut avouer « ne pas avoir lus ». Après l'héritage intellectuel de Goethe et de Hegel, les réflexions de Spitzer, Foucault et Starobinski, les lectures de générations de diderotistes – Wilson, Fabre, Sezneq, les Dieckmann, Belaval, Fellows, Guiragossian, Venturi, Vernière, Lough, Niklaus, Crocker, Varloot, Duchet, les May, Deprun, Proust, Mauzi, les Chouillet, Pomeau, Schlobach, Roelens, Sumi, Lorenceau, Trousson, Mortier, Angrémy, les Ehrard, Démoris, Nakagawa, mais encore Coulet, Kafker, Desné, Casini, Goggi, de Fontenay, Dulac, Bukdahl, Pérol, Kölving, Hobson, Lewinter, Ibrahim, Benrekassa, Moureau, Bonnet, Chartier, Delon, Becq, Buffat, Leca-Tsiomis, Thomson, Lavezzi, Albertan, Cammagre, Stenger, Duflo et tant d'autres, et pour ne citer qu'eux, et sous la forme encore maladroite de la liste – Stéphane Pujol appartient à une lignée et réussit avec brio son pari. Il allie l'utile voire le conjoncturel – *Le Neveu* fut au programme du concours 2017 des agrégations de lettres d'où ce « cours » en livre – au précieux de rameaux intellectuels fructueux. Le public d'étudiants, de lecteurs éclairés et de chercheurs curieux trouveront dans *Le Philosophe et l'Original* à la fois une somme de travaux antérieurs, compilation raisonnée, et une lecture personnelle – dont on retiendra au passage la logique intérieure, qui conduit Stéphane Pujol du « dialogue d'idées au XVIII^e siècle » (Oxford, SVEC, 2005) à la morale rétive des Lumières, arpentant avec Voltaire, Diderot et les encyclopédistes les pensées sinueuses qui reliaient et déliaient bonheur et vertu, philosophie morale et fiction, logiques du droit naturel et du don.

Le Philosophe et l'Original est d'abord un excellent titre. S'il désigne la bipartition immédiate des rôles dans le dialogue (Moi le philosophe, Lui le Neveu, l'original), il signifie que ces emplois peuvent s'intervertir (valeur disjonctive de la conjonction), se cumuler et se confondre (valeur additive). Diderot philosophe est souvent original, éclectique ; « Rameau le fou » original, par fulgurance, philosophe. Mais le titre renvoie aussi à la tradition critique, car tous les diderotistes ont cherché à cerner les physionomies diverses de leur penseur : « Le philosophe et son double » (Belaval), « Diderot philosophe » (Ehrard, Duflo, Bourdin, Stenger), « Diderot écrivain » et poète (Pomeau, Delon, Bonnet),

« Diderot critique d'art » et salonnier (Arasse, May, Bukdahl, Delon, Vouilloux), « Diderot journaliste » (Varloot) et « Diderot épistolier » (Mélançon).

Dans son Prologue, Stéphane Pujol revient sur l'entrée du *Neveu* au « panthéon littéraire » et les disputes concernant la réception de Diderot, tantôt étiqueté écrivain, tantôt philosophe. Il met en relief le paradoxe d'une « satire » aux anecdotes et aux références opaques mais qui demeure œuvre vivante, marquée par sa liberté de ton et de composition. « Clochard sublime », « interlocuteur incongru » (p. 15-16), le *Neveu* – dans lequel on reconnaît aussi « ce saltimbanque de Diderot » disait d'Aurevilly – estime Stéphane Pujol, est un personnage traditionnel de l'histoire de la philosophie – l'« objecteur » ou le « raisonneur violent », voir le récent ouvrage de Céline Spector – bel et bien sectateur de l'immoralité, mais sur un mode bouffon. Le pivot sur lequel tourne le dialogue est « l'articulation entre esthétique et éthique » et la morale « n'est pas un sujet parmi d'autres », mais « le lieu [de] convergen[ce] [d]es sujets » (p. 17).

En introduction, Stéphane Pujol pose la question de « l'absence d'œuvre », puisque le texte oscille entre références contextuelles fortes et brouillage des repères. Il renvoie aux études consacrées au clan des anti-philosophes et à la première comédie de Palissot intitulée *Le Cercle, ou les Originaux* auquel *Le Neveu* sert de réponse clandestine et « exutoire » (p. 22). La genèse du dialogue a lieu à un moment où Diderot traverse une période tourmentée tant sur le plan littéraire que personnel, avec une profonde mise en question de soi et de son génie. La satire prouve « avec force, jusqu'au vertige et à l'aliénation de soi, qu'il n'y a pas d'identité sans un élément d'altérité, sans une altérité de l'identité elle-même » (p. 23). Stéphane Pujol distingue temps du dialogue – les événements mentionnés, de 1752 à 1775 – et de la rédaction – en trois temps : 1761-1762, 1773-1774 et 1782-1784. Il rappelle les sources exogènes et endogènes du texte ainsi que l'histoire des manuscrits et des éditions. On sait que le titre diffère et que seule la mention « Satire II » ou « Satire seconde » figure dans les copies. L'identité de l'œuvre est fluctuante : *Le Neveu de Rameau* est un sous-titre devenu titre, fruit d'une tradition-trahison éditoriale. Goethe prévenait déjà Schiller : ce dialogue est une « bombe au beau milieu de la littérature française », lancée aussi à la critique de l'œuvre. Gardons-nous, préconise Stéphane Pujol, de la séduction exercée par les « figures de l'inconfort et de la marginalité » et « l'esprit de négation du *Neveu* ». Arme de destruction massive, le texte de diderotien – et l'idée est probante – devient aussi, et peut-être surtout, manifeste de « résistance dans la désillusion » (p. 30). Stéphane Pujol examine ce « beau rôle » (l'expression est d'Henri Coulet) longtemps attribué au *Neveu* et décortique les démonstrations et les systèmes sous-jacents à la critique – Goethe, l'hétérogénéité et le tout idéal ; Hegel, l'aliénation et la scission du sujet ; Foucault et la folie du *Neveu* comme

structure de la déraison – en une critique de la critique rondement menée. D'où une triple réponse, et riposte, à la tradition critique : Stéphane Pujol souligne « l'effet-Valmont » du Neveu, les liens problématiques entre matérialisme et idéalisme au cœur du texte, enfin la dimension fondamentalement cynique et ironique de l'œuvre. Et *Le Neveu* de répondre à deux injonctions classiques : l'éloge paradoxal et le *castigat ridendo mores* (p. 36-37).

Des quatre chapitres – « Les jeux de la conversation », « Le libertinage des idées », « Les pièges de la satire », « Diderot et la crise de l'esthétique classique » tous intéressants, mais particulièrement les deux derniers – on retiendra plusieurs idées.

Le chapitre I, « Les jeux de la conversation », envisage la poétique décosue de la conversation et la relative autonomie, toute moléculaire, des séquences narratives. Celle-ci n'empêche nullement la récurrence et la continuité des thèmes, voire une structure fondée sur une « tension dialectique » entre particulier et général, mondes sensible et intelligible. Diderot travaille les « *effets de feintise* » (p. 46) de son texte. La distribution des voix – MOI et LUI, Diderot et le neveu de Rameau, tous deux devenus êtres de fiction – ainsi que l'alternance entre dialogue et commentaire mettent en valeur une position de surplomb assumée par le narrateur, interpellant le lecteur (rappel des travaux de Julia Kristeva notamment). Stéphane Pujol se souvient du dialogue apocryphe intitulé *Moi et Lui* (DPV, IV, 65-67). On pourrait penser aussi au *Salon de 1775*, dialogue de « Diderot » avec « Saint Quentin », peintre « refusé » mais aussi personnage fictif caractérisé par sa modernité négative, et qui ressemble à s'y méprendre à Diogène et au Neveu. Inspiré peut-être par une conversation authentique, l'échange est en lui-même une mise en abyme du dialogue avec la critique du temps et dans la veine de la satire Ménippée. À même dispositif, même conséquence : LUI – le Neveu, Saint Quentin – représente « *autrui sous sa forme plurielle, c'est-à-dire les autres* (dont MOI peut éventuellement faire partie) » et « *autrui sous sa forme singulière, c'est-à-dire l'autre, d'une irréductible altérité* » (p. 49). Stéphane Pujol commente l'indétermination générique du texte, entre dialogue (Roelens), roman « non romanesque » (expression de Sylviane Albertan-Coppola), théâtre – avec Rameau « fournisseur de masques » selon Starobinski, comédien insensible et pantomime, renvoyant ainsi aux théories du *Paradoxe* – et satire. La « Satire seconde » évoque une satire première, et Diderot fut justement traducteur de Perse, fin lecteur d'Horace et auteur d'une *Satire contre le luxe à la manière de Perse*, à la suite du *Salon de 1767*. Par l'insistance sur « la performance de papier » (p. 73) du Neveu, le texte est « *mimesis de mimesis* » et démontre les « *incommensurables pouvoirs de l'illusion* » (p. 74).

Le chapitre II, « Le libertinage des idées », apprécie le passage du dialogue au dialogisme, « le jeu *des questions et des réponses* » – on pourrait citer Jauss, sur l'herméneutique littéraire – le brouillage des voix

(analyses de Yoichi Sumi et de Jacques Proust) entre un « philosophe professionnel » et un « parasite antiphilosophe », tous deux mis à distance, et la polyphonie essentielle du texte puisque les deux figures incarnent tour à tour les thèses diderotiennes (p. 79). Le dialogue s'apparente à un « faux débat » – et un faux procès – entre idéalisme et matérialisme dans lequel « Diderot s'amuse à se parodier sans pour autant se désavouer » (p. 82). Il oppose également deux systèmes de philosophie morale : le « *système égoïste* » défendu par Hobbes et Mandeville et le « *système sympathique* » de Shaftesbury – et de Smith – fondé sur la « bienveillance universaliste » et utilitariste, et la doctrine des « intérêts bien compris » (p. 85-87). Le parasitisme et l'indigence du Neveu exhibent des logiques sociale et économique délétères, les perversions créées par le luxe, l'argent facile et l'oisiveté (Bertin) et enfantent un réflexe d'autosuffisance (Diogène). Rameau condamne « la richesse qui thésaurise » et prône « une forme de justice distributive » basée sur la restitution, même s'il demeure « justicier de comédie » (p. 90-91). Le lien problématique entre bonheur et vertu, clef de voûte de l'œuvre diderotienne (Robert Mauzi), se traduit dans le dialogue par « une douloureuse coupure entre les mœurs concrètes et l'idéal philosophique » (p. 95), entre le rêve caressé d'un bonheur universel et la relativité des mœurs qui émane de la diversité et de la subjectivité des caractères. Le Neveu est un « anti-cynique » (p. 98) qui prend méthodiquement le contre-pied des pensées d'Antisthène et de Diogène. Il pratique la « critique de la raison cynique » – allusion à l'ouvrage de Peter Sloterdijk – et l'immoralité, mais « au nom de la morale » ou plutôt de « l'expérimentation morale » (p. 100-101 et les références aux thèses de Colas Duflo sur la supériorité morale du Neveu et de Michel Delon sur le manque du sens moral). D'où l'exploration d'une « morale en action » – l'expression se retrouve pour désigner la peinture de Greuze et les romans de Richardson – et d'une réversibilité possible des définitions du vice et de la vertu. Si le texte invente une « morale introuvable » confronté à « une aporie de la norme et de l'exception » (expression de Roselyne Rey), c'est peut-être *in fine* pour mieux appuyer le retour de la morale elle-même.

Le chapitre III, « Les pièges de la satire », ouvre une piste captivante qui unit l'idée d'originalité à une réflexion sur le langage. Le « diable de ramage » (Starobinski) de Diderot-Rameau mêle langue littéraire et familière, obscénité, italianismes et latinismes, et la « dissonance » (Jacot-Grapa) linguistique en écho aux anomalies sociales. Si la grammaire générale se heurte aux idiotismes, Rameau offusque par confrontations incessantes du singulier et de l'universel, dévoilant le lieu où la morale achoppe pour se dissoudre dans le relativisme. Mais Stéphane Pujol précise : « le relativisme moral est d'abord l'effet d'un nominalisme » (p. 117), acceptions et définitions des mots diffèrent toujours – ainsi pourrait-on dire que chaque usage de la langue est déjà en puissance un idiotisme. Les modèles d'Horace et de Lucien participent d'une stratégie

qui exige de scruter le « monde tel qu'il est » et de « mettre la philosophie à l'épreuve du réel » (p. 122). Rameau révèle la nature humaine, trop humaine, fait vaciller les limites entre folie et sagesse, hauteur et bassesse. Le texte égratigne tous les camps : philosophes et anti-philosophes, philodokes et satiristes eux-mêmes et « la *Satire seconde* pourrait alors se lire comme une satire au *second degré* : à la fois satire véritable d'un milieu par Rameau et satire du satiriste [Palissot au premier chef] par Diderot » (p. 133). « Rameau le fou » et fou du roi critique la raison raisonnante par la déraison, en un renversement carnavalesque, s'affirme aussi comme figure de *parrésias* (travaux de Foucault et de Brugère). En philosophe matérialiste, Diderot observe la genèse de nos « idées morales », dues à une « triple détermination : celle de la nature, celle de l'éducation et celle de l'expérience » (p. 142). Soumis à la « loi de l'appétit » (expression de Marc Buffat), Rameau symbolise l'expression du pur besoin vital – tel un *picaro*, personnage de gueux littéraire.

Le dernier chapitre, « Diderot et la crise de l'esthétique classique », approfondit le contexte de l'œuvre, la querelle des Bouffons et ses suites, aux sources théoriques des chaînes entre la musique et la langue de la nature, le cri et les accents des passions. Stéphane Pujol s'arrête sur la fascinante question du génie, manière d'être au monde à l'écart, combinant enthousiasme et sensibilité ou tempérance et sang-froid, élevant l'imagination à son acmé. Le rapport du génie à la méchanceté rejoint le sublime dans le mal. L'histoire du renégat d'Avignon est emblématique en ce qu'elle enchevêtre les fonctions éthique et esthétique, « dans l'idée toute diderotienne selon laquelle le mal accroît l'énergie et excite la vertu, [où] tout le bénéfice est pour la vertu » (p. 163). Ce récit dans le récit a valeur de *catharsis*, exorcisant « la beauté du crime » (Delon) et la laideur du mal, « comme si [Diderot] objectivait de manière critique les conséquences possibles sur le plan moral de sa propre réflexion esthétique » (p. 167). Stéphane Pujol conclut sur cette « œuvre totale », « réflexion singulière sur le pouvoir de l'illusion » (p. 170).

Le texte est suivi d'une chronologie synoptique et d'une anthologie de textes critiques particulièrement bienvenues pour les agrégatifs.

Stéphane Pujol nous fait relire *Le Neveu*, et la tradition critique qui en a procédé, tout en offrant une interprétation en termes éthique et esthétique. Il nous rappelle – et il en est toujours besoin au regard des circonstances les plus contemporaines – que *Le Neveu* est un texte majeur, Diderot l'un des plus grands hommes de l'esprit français et la morale universelle une chimère toujours poursuivie, jamais réalisée. On aimerait suivre ses traces, même en sortant du cadre avec d'anachroniques parentés. Et si Diderot lisait aujourd'hui Laugier et Ogien – dont on déplore cette année le décès – Moi serait-il devenu philosophe de l'éthique et de la politique du *care*, Lui se nommerait-il le Neveu de Ruwen ? Sublime et abject, Rameau nous touche parce qu'il est l'humanité. Diderot le sait, dont la pensée est empreinte d'humour, de dérision, de liberté et même

pour autrui, dans ses exaspérations et ses contradictions, d'une infinie tendresse.

Élise PAVY-GUILBERT